

UN AMÉRICAIN
À TOUT PRIX

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Roy, Alexandra, 1980- , auteur

Un Américain à tout prix / Alexandra Roy

ISBN 978-2-89783-105-9

I. Titre.

PS8635.O896A62 2018 C843'.6 C2017-942426-2

PS9635.O896A62 2018

© 2018 Les Éditeurs réunis

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Alexandra Roy

UN AMÉRICAIN
À TOUT PRIX



LES ÉDITEURS RÉUNIS

*À Johanne St-Hilaire,
pour le rayon de soleil qu'elle a été dans ma vie.
À mes amis voyageurs et à tous ceux qui aiment voyager.*

*La distance est uniquement un test
afin de savoir jusqu'où l'amour peut voyager.
L'amour n'a pas de distance. Il n'a pas de continent.
Ses yeux sont les étoiles.*

GILBERT PARKER

1

Le décollage

— Aux Bahamas!

— Où ça?

— Aux Bahamas! Je m'en vais aux Bahamas!

En beuglant ces mots, je me pince le bras, incertaine de croire ce qui m'arrive. Et pour cause : nous sommes en plein mois de février et il y a une tempête de neige monstre à l'extérieur. Un blizzard infernal, dans le même genre que Snowzilla, comme l'avaient surnommé les Américains l'an dernier.

Je peine à contenir la joie et l'excitation qui m'envahissent. Comme je jase au téléphone dans un aéroport et qu'il fait nuit, j'essaie de baisser le ton et de calmer mes ardeurs, mais je n'y parviens pas. Des voyageurs curieux ou importunés m'observent, tandis que je réprime du mieux que je peux le sourire qui déchire mes lèvres.

Finalement, c'est impossible. Je craque comme si je venais de gagner le gros lot à la loterie et que j'étais la fille la plus chanceuse de la terre. Je souris à pleines dents en songeant à la semaine et à la carrière de rêve qui m'attendent grâce à ce voyage à l'archipel des sept cents îles anglaises.

— Tu déconnes! Comment ça se fait que tu t'en vas là-bas? s'époumone Marie-Philippe, l'une de mes meilleures amies, une comptable agréée qu'on surnomme MP.

Dans notre cercle des cinq copines inséparables depuis le secondaire, c'est-à-dire Chloé, Annabelle, Sonia, Marie-Philippe et moi – on nous appelait «les filles dans le vent» ou parfois «la clique des cinq» –, elle est la seule à qui je n'ai pas pu annoncer la nouvelle plus tôt.

En voyage avec son amoureux dans les Antilles, elle avait décidé de se déconnecter complètement du monde extérieur et de ne consulter ni textos ni courriels pendant une semaine. Je lui lève mon chapeau d'avoir relevé ce beau défi.

Les filles et moi sommes de véritables accros à tout ce qui s'appelle Facebook, Snapchat et autres réseaux sociaux. Nous possédons chacune un MacBook ainsi qu'un iPhone pour pouvoir communiquer entre nous. Par conséquent, nous ne sortons *jamais* sans nos téléphones.

MP est aussi la seule du groupe qui vit un conte de fées en amour. Toutes les histoires des autres, y compris les miennes, sont de véritables désastres dignes de romans-feuilletons.

Elle s'apprête à marier son meilleur ami du secondaire. Qu'est-ce que je donnerais pour vivre ça aussi! Le problème, c'est que je n'avais pas de meilleur ami au secondaire, seulement des petits copains avec qui aucune relation n'a duré plus de deux semaines. Il n'y a donc pas de possibilité que cela se produise.

Je lui réponds :

— Serge, mon ancien maître de stage, m'a déniché cette occasion. Après des mois d'attente, tu te rends compte! Hôtels cinq étoiles, visites d'îles paradisiaques que j'ai moi-même choisies, bref, le rêve. Ma fille, je capote!

— Ben voyons, c'est donc ben débile! T'es donc ben chanceuse. En même temps, tu le mérites tellement, après tout ce que tu as enduré.

— Je sais. Mais je suis à l’essai. Ils cherchent une tête d’affiche pour leur magazine. Si je les impressionne, j’ai le poste de chroniqueuse de voyage. Si je rate mon coup, je reste au chômage.

Je balance ça en riant jaune.

— Tu les impressionneras, j’en suis sûre. Mon Dieu, Gemma, tu te rends compte de la chance que tu as ?

— Euh... oui, un peu, beaucoup, à la folie ! Et j’ai l’intention d’en profiter, t’inquiète.

— J’espère. Et dire que nous, on va rester ici à se les geler pendant que tu te feras doré la couenne sous le soleil.

— Pff ! Tu peux bien parler, tu reviens justement d’un séjour incroyable dans les îles Turks et Caicos. Et puis, je vais travailler, quand même. Contrairement à toi qui étais en vacances, j’ai une réputation à construire, moi.

— Tu la bâtiras, j’en suis sûre. Et tu t’amuseras là-bas, j’en suis convaincue.

— Je l’espère, car je dois t’avouer que mon horaire est pas mal réglé au quart de tour.

— Tu pars combien de temps ?

— Une semaine.

— Wow, le rêve ! J’espère que tu rencontreras un beau mec en plus, ça serait trop *hot* !

— Un Américain, oui, ça serait le *top*. Tu sais comment je capote sur eux ? *Hi, my name is Gemma, how are you ? Right here, baby, on the beach !* J’ai apporté plein de beaux maillots. Il n’y a pratiquement que ça dans ma valise.

— Je te le souhaite, dit ma copine en riant. Quand est-ce que tu décolles ?

— Dans deux heures, mais je ne tiens déjà plus en place.

— C'est super. Bon voyage, Gemma! On se planifie un souper avec les filles à ton retour?

— C'est sûr. J'ai déjà hâte de vous revoir et de vous raconter mon aventure. On se fait un FaceTime sur la plage si je pogne du wifi?

— Oui, bonne idée. Et envoie-nous des Snapchat!

— C'est clair. Dis salut aux autres de ma part.

— D'accord, fais attention à toi. Et amuse-toi, ma belle, tu le mérites tellement!

— Merci. *Love you.*

Assise sur l'un des bancs froids de l'aéroport Montréal-Trudeau, je sors mon itinéraire de voyage en claquant des dents. J'ai tellement hâte de me retrouver sur une plage, je n'en peux plus de grelotter ici. On gèle depuis des semaines. Sur ma feuille, je trouve toutes les notes que j'y ai inscrites en mauve, fébrile à l'idée de ne pas savoir quels sujets aborder pour mes premiers reportages.

J'ai effectué une tonne de recherches sur les Bahamas, question de connaître l'endroit où je pose les pieds pour mon premier voyage de presse. Et, croyez-moi, je ne m'en vais pas n'importe où. Le slogan touristique du pays, *It's better in the Bahamas*, et le nom de ma première destination, Paradise Island, en disent long sur la qualité de séjour qui m'attend là-bas. Si je me fie aux photos que j'ai vues en effectuant une recherche sur le Web, je m'en vais définitivement au paradis!

Après avoir visité Paradise Island, une petite île touristique comprenant l'un des hôtels les plus luxueux des Caraïbes, soit le Atlantis Paradise Island, là où je séjournerai, moi, la fille sans emploi qui vit dans un sous-sol déglingué – oui, oui! –, je m'envolerai pour Harbour Island.

On surnomme cette destination «l'île au sable rose» en raison de la couleur de son sable. Ensuite, je partirai vers Eleuthera, une perle bleue nichée au milieu de l'océan Atlantique.

Par la suite, je reviendrai à Paradise Island en vue de reprendre l'avion pour Miami, où j'effectuerai une escale avant de revenir à Montréal. Non mais quel voyage excitant ! Existe-t-il un parcours plus romantique pour la fille des neiges que je suis et qui n'a pratiquement jamais vu de cocotiers de sa vie ?

Mis à part quelques escapades à Montréal, Beaupré et l'île d'Orléans, en plus d'un voyage à Varadero avec les filles, il y a quelques années, je n'ai jamais mis les pieds en dehors de ma ville natale, Québec. Vous imaginez les papillons que je ressens à l'estomac à la simple pensée de quitter le sol ?

Philippe Tougas, mon ex, celui qui m'a plantée là pour une taille de bonnet plus grosse – je fais du 34B et sa nouvelle copine, du 36DD –, serait jaloux de savoir ce qui m'arrive. Il ne vit que pour voyager. Et donner des ordres au lit. Il est policier à la Ville de Québec.

Malgré sa panoplie de défauts, il avait aussi ses bons côtés. Eh oui, j'ai un faible pour les hommes en uniforme, surtout ceux qui savent se servir des menottes.

J'ai fréquenté Philippe pendant huit mois, période au cours de laquelle j'ai eu le temps de m'amouracher follement, et pour cause : la baise était torride. Mais je me suis finalement rendu compte qu'il ne partageait pas les mêmes intérêts que moi.

Tandis que mon désir le plus cher était qu'on se marie et qu'on ait des enfants, le sien était que j'accepte de me faire refaire les seins pour ressembler au mannequin Kate Upton.

Euh... non, merci. Premièrement, je n'avais pas l'argent pour me payer une telle opération et, deuxièmement, je n'étais pas à l'aise avec l'idée de me faire poser des implants à l'eau saline sous

la peau. Ça doit faire horriblement mal. J'avais également peur que le chirurgien rate son coup et que mes seins ressemblent à des ballons de football surpassant la taille de ma tête.

Nous avons eu plusieurs conversations à ce sujet, dont la dernière, véhémement, avait tourné au vinaigre. Je lui avais clamé que je n'accepterais jamais de me faire gonfler la poitrine juste pour lui faire plaisir. Il ne l'avait pas pris.

Quelques jours plus tard, un texto de sa part avait suivi :

Je crois que nous sommes dus pour passer à autre chose, tous les deux.

Rompre par texto, quel lâche ! Recevoir un tel message m'avait déchiré le cœur, car je ne m'y en attendais pas du tout. Je croyais que c'était pour la vie, nous deux. Malgré ma douleur, je n'avais pas insisté et ne lui avais pas couru après, comme il l'aurait espéré.

Les filles et moi avons mis en place une charte de séduction, il y a quelques années, pour nous aider à trouver le bonheur en amour. Elle comprend six règles, dont la première : *Ne jamais courir après un gars qui te laisse. C'est à lui de revenir.*

Appuyée par mes quatre meilleures amies, j'avais donc résisté à l'envie de le rappeler pour le supplier de revenir. Je m'étais dit que s'il m'avait aimée comme j'étais, il n'aurait pas insisté pour que je me fasse remplir la poitrine de silicone. Tu parles d'une idée. Et d'un connard ! Pourquoi, en fin de compte ? Pour m'abandonner deux ans plus tard en allant en voir une autre dont les implants sont mieux réussis et plus récents ?

Il aurait eu ce qu'il voulait, tandis que moi j'aurais été prise avec mes prothèses pour le reste de ma vie ? Euh... permets-moi de passer mon tour, bonhomme.

Orgueilleux et vaniteux comme il l'était, Philippe se gonflait le torse de fierté lorsqu'on lui disait qu'il était beau. Il carburait aux

compliments et aux éloges. Ai-je besoin de préciser qu'il fréquentait le gym six fois par semaine et qu'il ne se nourrissait que de *shakes* protéinés ?

Avec ses cheveux foncés, ses grands yeux céruléens et ses épaules musclées, il ressemblait à Tom Cruise. D'ailleurs, les filles le lui rappelaient trop souvent à mon goût. Il avait aussi le corps de celui qui incarnait le cyborg dans le film *Terminator*, soit Arnold Schwarzenegger. Vous imaginez le topo ?

Bien entendu, Philippe était conscient de sa beauté démentielle et n'hésitait pas à s'en servir pour charmer la quasi-totalité des femmes qui croisaient son chemin, y compris les dames âgées et celles souffrant d'embonpoint sévère. Un vrai don Juan.

Il s'en était même vanté à quelques reprises.

— Je suis un *bad boy*, disait-il.

Je faisais fi de ses paroles et des avertissements qui en découlaient, je restais à ses côtés malgré tout. Quelle sottise !

Il était si beau que je me demandais ce qu'il fabriquait avec moi. Du haut de mes cinq pieds et cinq pouces, avec mes cheveux dorés, mes yeux marron, ma petite bouche en cœur, mes fossettes collées sur les joues et mes très – très – petits seins, je ne me croyais pas de taille pour cet adonis. Mais bon, ce n'est pas ce qu'il m'avait laissé entendre la première fois qu'il m'avait vue. Apparemment, il avait eu le coup de foudre.

— Tu es la fille de mes rêves, m'avait-il déclaré.

Même s'il était physiquement mon genre, il ne partageait pas les mêmes valeurs que moi, et je crois avec le recul que c'est une bonne chose qu'on ne soit plus ensemble. Au diable les coureurs de jupons au dos en forme de V ! Eh oui, lorsqu'il était plus jeune, il pratiquait la brasse papillon. Il était champion de sa catégorie, d'où sa forme hyper athlétique qui faisait tomber les filles comme des mouches.

Il est hors de question que je verse une larme pour cet enfoiré. C'est mon mantra depuis qu'on a rompu il y a deux mois. C'était quelques jours avant Noël. Ai-je besoin de préciser que j'ai passé le réveillon et le jour de la naissance de Jésus à dévaliser la cave à vin de mon père à la recherche de ses meilleures bouteilles ?

Mon but était de tenter d'oublier cet homme au corps de dieu, mais dont la tête est aussi vide qu'une cruche d'eau qu'on a laissée traîner en plein désert pendant des jours. Tout ce que je souhaite, à présent, c'est rencontrer un autre mec qui me fera revivre les baisés torrides que j'ai connues avec lui. Est-ce trop demander ?

J'ai besoin d'un *rebound*, comme mes copines et moi nous plaisons à appeler ces mecs qui nous aident à passer à un autre appel. Et peut-être aussi trouver un éventuel bon père pour mes futurs enfants. Un prince charmant, comme on espère toutes en rencontrer un. Je suis une grande romantique, même si je refuse parfois de l'assumer. Quelque part au fond de moi, j'ai toujours le souhait de croiser un gars qui me ferait sentir bien et qui m'aimerait pour qui je suis et comme je suis. Un gars drôle et attentionné, avec qui je passerais du bon temps et qui, en plus d'être mon amant, serait aussi mon meilleur ami. Idéaliste dans l'âme, je continue de croire que cela n'est qu'une question de temps avant qu'il se présente dans ma vie.

Je recentre mon esprit sur les Bahamas et le séjour idyllique qui m'attend sous les tropiques. Tu parles d'un coup du destin ! Vivement que je croise un Américain *sexy* qui parle français avec un accent cassé pour me faire oublier que je suis célibataire et de retour à la case départ.

Depuis que je suis toute jeune, l'un de mes plus grands rêves est de marier un Américain et de déménager aux États-Unis. En Floride ou dans une destination ensoleillée, idéalement. Si la chroniqueuse et journaliste Marie-Joëlle Parent l'a fait, je peux le faire aussi. Je ne sais pas pourquoi, mais ce pays m'attire énormément.

Est-ce parce que la plupart des films que je regardais dans mon enfance y ont été tournés et que le pays représente pour moi un symbole d'espoir et d'aboutissement, une preuve que tout est possible si on y va? Un peu comme les actrices de cinéma qui ont tout sacrifié pour percer à Hollywood et qui, à la réception de leur premier Oscar, pleurent de joie, car elles savent qu'elles sont rendues au sommet de leur art?

Ou est-ce pour l'accent *sexy* qu'ont les Américains lorsqu'ils essaient de parler français? Je ne sais pas. Peut-être un mélange des deux. Ce que je sais, c'est que les États-Unis, c'est gros, et je veux en faire partie.

Dans l'avion, j'ai l'impression d'être une princesse à qui on déroule le tapis rouge. Assise en première classe, les jambes dépliées dans le grand espace devant moi, je savoure un Baileys sur glace pendant qu'une agente de bord, une jeune Asiatique coiffée d'une longue queue-de-cheval, me tend une serviette chaude pour m'essuyer les mains. Quel chic!

L'entrée, des sushis au saumon fumé, était délicieuse. Lorsque le repas s'est conclu avec une tour au caramel fouetté et au coulis de framboises, j'ai compris que c'était vraiment le luxe, cet avion. Un peu de champagne avec ça?

C'est justement ce que l'agente m'a servi, tout de suite après!

— Madame, désirez-vous ajouter du jus d'orange à votre verre pour en faire un mimosa?

Tu parles, c'est ma boisson préférée! J'adore les «bu-bulles», comme dit Chloé. Je trouve tellement que ça fait *jet-set*. J'ai accepté la proposition avec plaisir et j'ai siroté ma coupe pendant de longues minutes, l'air songeur. Que me servira-t-on encore pour égayer mon vol vers Charlotte, en Caroline du Nord, là où l'avion doit se poser avant de repartir vers l'aéroport international de Lynden Pindling, sur l'île de New Providence, aux Bahamas?

Aucune idée, mais je ne savais pas qu'être chroniqueuse de voyage pouvait être aussi *glamour*!

Pendant que l'oiseau de fer traverse de jolis cumulus peuplant le ciel, je consulte mon calendrier sur mon iPhone, tout sourire, histoire de me mettre dans le bain avant d'atterrir.

Pour cette première assignation pour le magazine *Vaux-Tours-du-Monde* – je sais, c'est un peu bizarre comme nom; ça me fait plus penser à un magazine animal qu'à une publication de voyage, mais c'est très lu, apparemment –, je vais couvrir le plus important salon de tourisme des Caraïbes. Cette année, il a lieu à Paradise Island, l'un des endroits les plus achalandés des Bahamas.

Chaque jour, je devrai envoyer un texte et des photos à Christiane Séguin, la rédactrice en chef de *Vaux-Tours-du-Monde*.

L'objectif est à la fois de produire un compte rendu de l'événement, pour les lecteurs qui ne peuvent y assister, et de trouver des idées de reportages originales et exclusives pour les impressionner.

Elle m'a écrit cela dans un courriel d'information qu'elle m'a envoyé en haute priorité avant que je quitte le Québec.

Le projet m'apparaît faisable. Je devrais être capable de bien m'en tirer. Si je me fie à ce que m'a dit Serge Roberge, mon maître de stage à l'université, un beau grand brun aux yeux bleus qui est malheureusement *gay*, c'est dans la poche. En fait, c'est lui qui a réussi à convaincre Christiane Séguin de me choisir pour effectuer ce voyage.

J'ai été sélectionnée parmi des centaines de candidats, entre autres grâce aux bons mots de Serge à mon endroit, mais aussi grâce à une vidéo que j'avais réalisée et qui expliquait pourquoi j'étais la meilleure candidate pour obtenir ce poste.

Ayant étudié en communication, j'ai plusieurs relations dans le domaine et j'avais demandé à un ami graphiste, qui est aussi

monteur, de faire un enregistrement me présentant dans les plus beaux pays du monde en train de commenter l'actualité de voyage. Apparemment, le topo avait plu à la dame.

La vidéo, que j'avais mise en ligne sur ma chaîne YouTube dès sa réalisation, avait été vue près de dix mille fois. Je crois que ces visionnements avaient pesé dans la balance au moment d'effectuer la sélection.

— Tu te rends compte, Gemma, tu seras une star! Les gens adoreront tes reportages, s'était réjoui Serge lorsqu'il avait regardé la capsule.

Comme j'étais nerveuse et excitée avant de partir – c'est bien beau d'être sélectionnée pour un poste, mais encore faut-il être capable de livrer la marchandise –, Serge m'avait donné une bonne dose d'encouragement.

— Tout va bien aller. Les Bahamas sont une destination idéale. Tout est super bien organisé, tu vas voir. Tu auras en masse de matériel pour écrire des chroniques hyper intéressantes.

— Et des reporters d'autres médias, il y en aura beaucoup ?

— Ne t'en fais pas avec la compétition. Relaxe, tu t'en vas aux Bahamas. Écoute ton cœur et fais-nous rêver avec tes cartes postales.

Contrairement aux magazines traditionnels de voyage, destinés aux consommateurs, *Vaux-Tours-du-Monde* est un *trade magazine*, comme on l'appelle dans le jargon. Il s'adresse à un public spécialisé, soit les agents de voyages. Lorsqu'on écrit pour ce type de publication, il faut tenir pour acquis que les lecteurs disposent déjà de connaissances de base sur le tourisme et leur présenter des infos susceptibles de les surprendre et de les intéresser.

Le problème est que je ne connais pas énormément le domaine du voyage, mais je devrais être en mesure de me débrouiller. Ça ne doit pas être sorcier, impressionner cette femme et ces lecteurs!

Tout le monde – c’est-à-dire mes amis et ma famille – croit que je vais réussir. Et je dois avouer que j’ai besoin de ce boulot. J’ai perdu le mien, j’occupais le poste de rédactrice en chef de *Femme fatale*, un magazine portant sur l’amour et le couple, depuis trois ans. Il a fermé ses portes l’hiver dernier, faute de subventions du gouvernement. Je me suis retrouvée sans emploi à trente et un ans, soit sept ans après avoir obtenu mon diplôme en journalisme de l’université. Dur coup.

Avant cela, j’avais occupé des postes de surnuméraire dans des petits journaux de quartier. J’écrivais sur des sujets plus ou moins intéressants, tels que l’économie et la politique. Beurk! En fait, pour être honnête, j’en avais solidement arraché, autant financièrement que pour me faire un nom, jusqu’à ce que j’obtienne ce boulot de rédactrice en chef, qui n’était pas le mieux rémunéré en ville, mais ô combien plus intéressant et passionnant.

Chaque semaine, je recevais des tonnes de produits de beauté et d’accessoires de mode – parfums, ombres à paupières, rouges à lèvres, sacs à main, crèmes autobronzantes et hydratantes, de même qu’une multitude d’autres petites attentions qui réussissaient à me faire sourire et sentir comme une reine, même lors de temps maussade.

Après cette perte, que dis-je? cette humiliation en règle, moi, Gemma Leblanc, trente et un ans, une supposée brillante rédactrice en chef de magazine qui avait le monde à ses pieds, j’avais tenté de me replacer ailleurs, mais les postes intéressants dans les magazines pour filles ne couraient pas les rues. Résultat: j’avais été obligée de retourner servir des chopes de bière dans un bar en attendant de trouver un emploi qui me branche, pour continuer à payer mon loyer. Eh oui, quelle dégringolade!

Malheureusement, cet épisode n’avait pas duré longtemps non plus. À peine quelques mois après mon embauche, je m’étais fait *bumper* par une ancienne barmaid de l’endroit, une mulâtre au

teint parfait et aux seins en silicone. Elle avait voulu reprendre son travail, après l'avoir abandonné pour aller vivre à la Barbade avec son amoureux.

Dès qu'il l'avait vue revenir, mon patron, Sylvain-Antoine, un grand chauve aux yeux globuleux, avait abandonné tout ce qu'il faisait pour lui prêter une oreille attentive, voire un regard aveugle, prêt à satisfaire n'importe lequel de ses caprices en un clin d'œil.

Avec ses yeux de biche à la Rihanna, la fille l'avait supplié de la reprendre, car elle avait un besoin criant d'argent. Elle devait en outre refinancer son gonflement de lèvres au collagène, comme si celles qu'elle avait n'étaient pas déjà assez pulpeuses !

— Je dois absolument procéder au regonflement, sinon ce sera une catastrophe pour mon image professionnelle, s'était-elle plainte.

Elle avait évoqué une audition pour jouer dans un film américain, qui avait des chances de l'envoyer au firmament. D'un ton piteux, elle avait ajouté :

— Je dois à tout prix décrocher ce rôle. En plus, mon *chum* vient de me planter là pour une autre.

Une larme s'était échappée de l'un de ses yeux cerclés de crayon noir, de petits brillants et de grumeaux de mascara. Il n'en avait pas fallu plus pour convaincre mon imbécile de patron de céder à sa demande.

Conséquence : j'avais pris le bord le même soir, au beau milieu de mon quart. En effet, lorsque la fille en question – Charelle, de son faux nom –, une ancienne *strip-teaseuse*, avait vu arriver un habitué plein de fric, elle s'était empressée de sauter derrière le bar pour lui servir sa boisson favorite : un *nipple* fouetté. C'était sa spécialité. Ce à quoi mon patron n'avait pas osé protester, trop aveuglé par le spectacle qui s'offrait à lui.

D'autant plus que Charelle avait pris un malin plaisir à enduire de crème fouettée ses mamelons par-dessus son chandail blanc transparent. Elle ne portait pas de soutien-gorge, afin de mettre l'eau à la bouche du client. Et de mon patron.

Comme il ne pouvait pas se permettre d'avoir deux filles sur le plancher en même temps – c'était l'excuse qu'il m'avait donnée –, Sylvain-Antoine m'avait gentiment demandé de quitter. Je m'étais retenue pour ne pas lui balancer en plein visage le gin tonique que j'étais en train d'ingurgiter pour l'humilier comme il venait de le faire.

Pour se faire pardonner, il m'avait remis mille dollars en espèces, en guise de prime, en dessous de la table. À ce prix, j'espère que sa baise avec la *barmaid* en avait valu la peine !

Ce montant m'avait permis de survivre pendant deux semaines, après quoi toutes mes économies avaient été épuisées. Par la suite, j'avais dû emprunter de l'argent à mes parents pour éviter de recevoir la visite d'un huissier dans mon condo. Cela avait provoqué une énième chicane entre eux, divorcés depuis dix ans. Les regarder s'engueuler est un véritable spectacle digne des plus grands *soap operas* américains. J'espère que je n'aurai jamais à vivre cela un jour.

Après des démarches laborieuses, j'avais enfin reçu mon premier chèque d'assurance emploi à vie – des miettes – et j'avais commencé à vivre la vie de pauvre que je mène actuellement. Première conséquence de cette nouvelle vie : j'avais dû troquer l'appartement de rêve que je m'étais acheté avec une vue superbe sur le fleuve Saint-Laurent pour un sous-sol délabré.

Lorsqu'il avait su que je devais déménager, Philippe avait refusé de m'héberger chez lui, affirmant que nous n'étions pas encore prêts pour vivre ensemble et qu'il ne disposait pas de suffisamment d'espace, et ce, même s'il possédait un énorme duplex avec un sous-sol libre à louer. Pire, il ne m'avait même pas offert son

aide pour déménager. Ce sont mes quatre meilleures amies qui m'avaient aidée à transporter le peu de meubles qu'il me restait. Cela avait été un mal nécessaire si je voulais éviter la faillite personnelle.

Eh oui, pendant mon boulot de rédactrice en chef, j'avais également eu le malheur de remplir entièrement une carte de crédit de fringues qui coûtaient les yeux de la tête. C'est que mes payes ne suffisaient pas à couvrir toutes les envies extravagantes qui me venaient des catalogues de mode que je regardais pendant mes heures de dîner, sur le Web, en me prenant pour une vedette d'Hollywood.

La vie est courte, pourquoi me priver? me disais-je en commandant des vestes, des foulards, des jupes et des accessoires griffés, comme des chaussures Sophia Webster, qui, normalement, sont réservés à une élite.

Je les portais sans vergogne, malgré le fait que leur prix défonçait mon budget. Dans mon emportement, j'avais payé jusqu'à mille trente dollars pour une paire de souliers. Ma mère avait failli faire une crise cardiaque en les voyant.

— Franchement, Gemma, ils ne valent certainement pas le prix que tu as payé ! s'était-elle exclamée avec horreur en analysant mon relevé de carte de crédit.

Si je meurs demain matin, je pourrai au moins me vanter d'avoir pu porter ces pièces griffées. C'est ce que je me répétais pour me déculpabiliser d'avoir succombé à la tentation.

Un mort n'emporte pas ses factures dans sa tombe. *Enfin, ses proches en héritent, mais bon, mon assurance vie devrait amplement couvrir toutes mes folies en cas de décès,* ajoutai-je, déconnectée et inconsciente, sans me douter que des années plus tard je serais non seulement toujours vivante, mais, en plus, ensevelie sous toutes ces créances.

Lorsque j'avais perdu mon emploi de rédactrice en chef, je m'étais trouvée avec un solde mensuel minimum de carte de crédit trop élevé à rembourser – j'appellerais plutôt ça un solde maximum, tant il m'étouffait financièrement – et un paiement d'hypothèque de condo à effectuer. J'avais donc dû afficher mon appartement sur Kijiji dans l'espoir de le vendre. Eh oui, je n'avais même pas de budget pour me payer une annonce sur LesPAC!

J'avais utilisé le maigre profit que j'avais réalisé lors de la vente à perte de la propriété pour rembourser une partie de ma dette de fringues. Hélas, cela n'avait pas suffi à m'en départir entièrement. Par conséquent, des mois plus tard, je suis toujours prise à la gorge avec un solde minimum à payer dépassant ma maigre capacité de remboursement.

Cela m'apprendra à me laisser aveugler par des vêtements et des ventes à tempérament! Dans mon emportement, je m'étais aussi acheté quelques meubles à un prix exorbitant dans une boutique haut de gamme, pour me sentir encore plus «chez moi». J'avais dû les vendre, eux aussi.

Cela fait maintenant trois mois que j'habite ce studio décrépit situé dans le centre-ville de Québec, dans le quartier Saint-Roch. Un quartier pourtant qualifié de huppé, qui a récemment fait l'objet d'un programme de revitalisation du gouvernement. Visiblement, mon immeuble en a été épargné.

J'espère de tout mon cœur que je n'aurai pas à honorer mon bail jusqu'en juillet, comme je l'ai promis au propriétaire de l'immeuble, M. Thuy, un Asiatique bienveillant. Malgré tout ce qui m'arrive, l'homme me voit comme si j'étais une future star dont il fallait consigner l'autographe en prévision de la future carrière.

— Tu es journaliste? Wow, Gemma! Mais c'est super! Ma fille sera impressionnée. Elle étudie en droit. Elle a vingt-deux ans, m'avait-il dit lorsque je lui avais expliqué ce que je faisais dans la vie.

— Génial, je peux déjà conclure qu'elle fera trois fois plus d'argent que moi aussitôt qu'elle mettra le pied en dehors de l'université.

Je lui avais balancé cette réplique, incapable de m'empêcher d'ironiser.

— Ne te décourage pas. Un jour, je suis sûr que tu décrocheras l'emploi que tu veux et que tu auras beaucoup d'argent. Il faut persévérer.

— Ouais, si vous le dites. J'aimerais tellement croire que vous avez raison.

Même si je savais que ma situation était temporaire, cela ne m'avait pas empêchée de déprimer. Je comptais les jours avant qu'un miracle se produise.

Or, ce miracle semble s'accomplir aujourd'hui, par ce nouvel emploi de journaliste de voyage. Jusqu'à présent, il a réussi à me faire oublier que je mène une existence plus qu'exécrable, et ce, malgré mes supposées compétences «exceptionnelles» en rédaction. Je paraphrase ici Serge, mon maître de stage.

En entamant mon plat principal, des gnocchis à la ricotta, je prie le ciel de mon hublot pour que cette fois soit la bonne et que je commence une carrière à la hauteur de mes attentes. Je sais que ce sera le cas si j'obtiens ce boulot. Si je me fie aux chiffres que m'a donnés Serge avant que je décolle, je gagnerai assez d'argent pour me racheter une voiture. La mienne, une vieille Tercel verte et bruyante que je conduisais depuis six ans, a rendu l'âme récemment, en pleine heure de pointe sur l'autoroute. L'incident m'a presque tuée au passage.

Heureusement, j'ai évité le pire en me garant *in extremis* sur l'accotement, avant que le dix-roues qui circulait derrière moi, et qui ne semblait pas vouloir ni pouvoir s'arrêter lorsque ma bagnole a pris feu, m'emboutisse de plein fouet. Je l'ai échappé belle.

Encore secouée par cet événement, je me dis qu'avec ce nouveau travail, je pourrais aussi me racheter un condo durant la première année. Bref, je pourrais me refaire un semblant de vie et prétendre que j'ai réussi, à l'aube de mes trente-trois ans.

Tout ce que j'ai à faire est de travailler fort, demeurer professionnelle et être à l'affût des *scoops* pendant ce périple. Simple, non ? Je tente de me motiver intérieurement.

Go, Gemma, tu es capable ! Il est temps que tu remontes la pente et que tu les éblouisses avec ta plume.

Si, au départ, en entreprenant mes études en journalisme à l'université, j'avais souhaité écrire sur des sujets traitant du couple et de la psycho, je me dis qu'être une journaliste qui parcourt le monde à la recherche des plus beaux endroits du globe n'est pas mal comme prix de consolation.

Serait-il trop naïf de ma part de conclure qu'après huit mois de merde pure et dure le vent aurait enfin tourné en ma faveur ?